

Le Bonnet Rouge

DIRECTION & PUBLICITÉ

14, rue Drouot (Paris 9^e). — Téléph. : CENTRAL 69-71

Quotidien Républicain du soir

RÉDACTION & ADMINISTRATION

142, rue Montmartre (Paris 2^e). — Téléph. : CENTRAL 80-62

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.

Le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

Quatre Événements en trois Jours

Quatre événements importants marquent l'évolution de la situation balkanique.

De ces quatre événements, trois ont produit une grosse impression. Le quatrième est passé inaperçu. Examinons chacun d'eux et efforçons-nous d'en dégager les conséquences.

Nous comptons sur l'inaltérable fidélité du Monténégro. Un beau mardi, nous apprenons que notre confiance reçoit un cruel démenti.

Le roi du Monténégro rend son épée, sa personne et son peuple.

Les optimistes haussent les épaules ; l'événement est sans importance, politiquement ou stratégiquement parlant.

Les pessimistes broient leur noir, meilleur teint ; les propos du hongrois :

« La façade des Alliés paraît solide, mais l'édifice est vermoulu » bourdonnent à leurs oreilles comme un glas.

Pour nous, l'événement comportait une gravité qu'il serait puéril de vouloir diminuer. Mais la portée du succès autrichien se trouverait grandement réduite s'il avait pour conséquence d'affaiblir l'unité d'action des Alliés et d'imposer, comme je le disais récemment, le rejet de nos méthodes « par efforts dosés et successifs. »

Le second événement est venu nous surprendre mercredi soir. Pour des raisons encore ignorées — regain tardif de dignité ou pression populaire — le roi Nicolas reprend son épée, sa personne et son peuple.

En vérité, il se sauve avec son épée et plante là son peuple.

L'histoire nous apprend qu'ainsi en usent fréquemment les rois et que le fait n'est pas sans précédent.

Je ne vois pas que ce revirement — même s'il est durable — puisse modifier en quoi que ce soit une situation militaire déjà sans issue. D'ailleurs une information parvenue jeudi à midi et émise à Athènes nous assure que le Monténégro et l'Autriche s'étaient mis d'accord sur les préliminaires de la paix. Alors ! Quoi ?

Le Roi a-t-il de nouveau rendu son épée, sa personne, son honneur et son peuple ?

Ainsi donc, en trois jours, le roi Nicolas se rend, se reprend, se risque à nouveau et finalement se reprend.

Car tel est le troisième événement !

Le général Martinowitch, lequel n'aime pas l'Autriche, a contraint le roi à faire volte-face.

Si le général Martinowitch n'avait opposé à la décision royale que la volonté d'une minorité de citoyens, son Altesse royale n'eût pas manqué d'envoyer promener le général autrichien.

Si le général Martinowitch imposa sa volonté au Roi, c'est qu'il se sentait porté par l'opinion monténégrine.

La morale de l'histoire, c'est que le Roi, en rendant son épée, déposait aux pieds de l'ennemi l'honneur d'un peuple qui ne voulait pas s'avouer vaincu.

M. Malvy, ministre de l'intérieur. — C'est une ignominie !

M. Emile Constant. — Non, monsieur Malvy, ce n'est pas une ignominie, car M. le Président du conseil...

M. Malvy, ministre de l'intérieur. — Je vous dis que c'est une ignominie !

M. Emile Constant. — Vous avez tort de parler, monsieur le ministre de l'intérieur.

M. Gasparin. — Il a raison.

M. Paul Constans. — Nous ne sommes pas ici pour entendre de pareilles choses, même si elles étaient vraies.

« Timeo Danaos, et dona ferentes, » a dit Virgile et le traducteur a écrit : « Je crains les Grecs, même quand ils font des présents. »

C'est à propos du quatrième événement que la métaphore du poète latin semble se justifier dans sa signification propre.

Les journaux ont, ces derniers jours, publié un tout petit fillet dans lequel il était dit que des troupes bulgares s'acheminaient vers le front occidental.

Si la nouvelle est fondée, le dernier tour des Austro-Bulgaro-Allemands n'est pas dépourvu d'habileté.

Puisque les conditions qu'impose le gouvernement hellène au libre développement des opérations contre Salonique, les Austro-Allemands ont résolu le problème de la manière la plus satisfaisante pour les susceptibilités grecques. Les Bulgares iraient sur le front occidental, et seraient remplacés par des contingents allemands équivalents prélevés sur ce même front.

Et le tour est joué !

Y a-t-il comminence entre nos ennemis et un roi germanophile ? Je n'en sais rien et n'en veux rien dire à la légère.

Mais tout de même le « Timeo Danaos » de Virgile me hante furieusement.

R. LECOINTRE-PATIN.

Une Leçon

Hier, la Chambre, un député de la Gironde, M. Emile Constant, eut le toupé de produire à la tribune les rancœurs calomnieuses inventées par la réaction sur le séjour du gouvernement à Bordeaux.

M. Emile Constant fut vigoureusement rappelé au sens des convenances par le ministre de l'intérieur, M. Malvy, qu'applaudirent tous les républicains.

Voici l'incident, tel qu'il est relaté par le Journal Officiel :

M. Emile Constant. — Mais moi je me suis trouvé en face d'un régime de faveur. Nous avions voté ici, d'un accord unanime, la censure militaire et la censure diplomatique, tout le monde était prêt à les respecter ; mais est venu le voyage à Bordeaux dont je ne parlerai pas, et M. Emmanuel Brousse eut un jour la fantaisie de venir à Bordeaux voir fonctionner le Gouvernement. Il souleva le coin du voile qui cachait les mystères du Chapon fin... (Bruit.)

M. Malvy, ministre de l'intérieur. — C'est une ignominie !

M. Emile Constant. — Non, monsieur Malvy, ce n'est pas une ignominie, car M. le Président du conseil...

M. Malvy, ministre de l'intérieur. — Je vous dis que c'est une ignominie !

M. Emile Constant. — Vous avez tort de parler, monsieur le ministre de l'intérieur.

M. Gasparin. — Il a raison.

M. Paul Constans. — Nous ne sommes pas ici pour entendre de pareilles choses, même si elles étaient vraies.

M. Gasparin. — C'est inexact.

M. Emile Constant. — Ce n'est pas inexact, et puisque vous voulez une précision, je vais vous la donner ; ce n'est pas M. Briand qui me démentira.

Quand le Parlement est arrivé à Bordeaux le commissaire spécial qui avait réquisitionné le « Chapon fin » à la demande de M. Malvy...

M. le ministre de l'intérieur. — Ce sont d'odieuses calomnies !

M. Emile Constant. — ... nous l'a assigné comme : domicile à certains de mes collègues et à moi. (Exclamations sur divers bancs.)

M. Gasparin. — Mais non, j'y étais également je peux en parler.

M. C. Aussat. — C'est pour cela que vous nous faites perdre notre temps !

M. Emile Constant. — Adressez-vous à M. Malvy.

M. Emile Constant. — Pendant qu'on prononce à la tribune des paroles comme celles-là, nos hommes se font tuer dans les tranchées. Ce n'est pas dignes de nous, c'est indigne de la Chambre !

M. le président. — Je prie l'orateur de revenir à la question qu'il traitait et qui est celle en discussion.

M. Emile Constant. — Je réponds à M. le ministre de l'intérieur, qui n'était pas en cause et qui a eu la mauvaise pensée de faire une interruption personnelle...

M. Cloussat. — Il a qualifié votre conduite comme elle le méritait.

C'est sur ce mot dit député socialiste que se termina l'incident qui fut, pour le Parlement, une occasion nouvelle de manifester au ministre de l'intérieur sa confiance et sa sympathie.

Miracle et Expiation devant les Juges

M. Charvet, curé de Montlieu condamné le 11 novembre dernier par le tribunal de Bourgoin à trois mois de prison avec sursis et 200 fr. d'amende a interjeté appel de ce jugement et l'affaire est revenue devant la cour de Grenoble.

Les juges de première instance, après de longs débats au cours desquels furent entendus de nombreux témoins à charge et à décharge, avaient prononcé la condamnation, estimant que cet extraordinaire curé avait tenu en chaire des propos de nature à semer le découragement dans la population et l'armée et publié des informations et renseignements susceptibles de renseigner nos ennemis.

Les débats de la nouvelle action judiciaire sont présidés par M. Beriot. C'est M. Dumolard, du banc de Grenoble qui a assumé la lourde tâche de défendre le triste sire.

J'ai déjà eu ici, à plusieurs reprises, l'occasion de démontrer que la théorie de l'expiation était aussi déprimante et mensongère que le fait d'attribuer la victoire de la Marne à une intervention miraculeuse.

Après cela, il faudrait vraiment avoir les yeux bouchés pour nier l'évidence du miracle !

Et voilà les stupidités que la liberté de la défense a permis de débiter devant des magistrats !

Les autres

M. Dumolard, comme suprême argument, nous apprend enfin que le cardinal Mercier, l'évêque de Maux, le charnoine Couhé, un jésuite prêchant à Fourvières et beaucoup d'autres prêtres ont qualifié de miraculeuse la victoire de la Marne et ils n'ont pas été poursuivis. Donc, l'abbé Charvet, qui a parlé comme eux, est innocent.

A notre avis et je ne me suis pas caché pour le demander ici même, tous ceux qui prêchent la théorie du miracle, devraient être déferés aux tribunaux.

Le fait que des coupables d'un crime n'ont pas été punis, n'a jamais établi l'innocence d'un autre coupable du même crime.

Et c'est là le cas de Charvet.

Pour finir, n'oublions pas qu'au cours des débats, il a été établi que certains témoins à charge furent par Charvet, menacés d'excommunication, s'ils ne revenaient pas sur leurs premières déclarations. L'évêque de Grenoble fut avisé de ces faits et les condamna. Charvet s'inclina devant la décision épiscopale — mais un peu tard.

Il y a là, matériellement, subornation de témoins. Et ce serait plus que suffisant pour faire condamner tout homme qui n'aurait pas, sur le dos, la soutane.

Charles BOURG.

L'Exécution de la Censure

La Censure illégalement instituée et dont les fantaisies arbitraires depuis le début de la guerre, les coups de force, ont ému les esprits les plus rétrogrades, est condamnée.

Une disparition ressort de la discussion d'hier à la Chambre.

Persone n'a osé prendre la défense de cet organisme irresponsable, abrogé depuis les ordonnances de Charles X et qu'aucun gouvernement — même dans les plus mauvais jours de notre histoire, n'a osé rétablir.

Le président du Conseil, M. Aristide Briand, malgré son talent de séduction, ne pourra trouver aucun texte rendant légal l'existence de la Censure telle qu'elle fonctionne depuis le mois d'août 1914.

Comme l'a dit M. Paul Meunier, il est temps de revenir à la légalité et à la vérité, et comme l'a assuré M. Andrieux.

La loi de 1881, seule, est le code de la presse. Elle a été sanctionnée par les noms des républicains les plus illustres qui l'ont votée.

Cette loi-là existe, que le gouvernement s'y tienne.

Retour à la légalité

Nouveaux confrères

On a annoncé que M. Pierre Baudin avait pris l'initiative d'une nouvelle publication. La personnalité du fondateur avait fait croire qu'il s'agissait d'un quotidien. En réalité, le nouveau journal de M. Pierre Baudin sera une publication spéciale, hebdomadaire, destinée à propager les questions économiques et extérieures. Il aura pour titre : L'Echo de l'Étranger. M. Pierre Baudin revient d'une mission d'études au Brésil. Il sera souvent question des affaires brésiliennes dans son journal.

Par contre, le journal que projette M. Maurice Aïme sera quotidien. Ce sera L'Opinion Française qui n'aura rien de commun, si ce n'est un analogie de titre, avec L'Opinion de M. Maurice Coblentz. C'est M. Palu de La Barrière qui a signé la déclaration de gérance de L'Opinion Française. C'est dire que ce sera l'organe de l'Alliance Démocratique.

Enfin, on annonce aussi la publication d'un organe de vulgarisation des questions extérieures. Titre : L'Opinion Étrangère.

Elle dira que le prix du papier monte sans cesse. Que servit-ce s'il baissait ?

(Je dis Tout.)

Mesure de clémence

M. Adrien Rinder, directeur de la Dépêche Parlemantaire, qui avait été condamné à six mois de prison par le Conseil de Guerre de Troyes, va bénéficier d'une mesure de clémence sur les instances de son avocat, M. Rabier, député. Sa libération est imminente. M. Adrien Rinder avait été trop rigoureusement frappé et la mesure de clémence de M. Viviani est une réparation tardive d'une rigueur injustifiée. (Je dis Tout.)

Le feu

Un commencement d'incendie se déclara ce matin, dans l'atelier de M. Guénant, fabricant de parfums, 58, rue Fontaine-au-Roi. Dégâts matériels sans importance.

Cette nuit, le feu a détruit entièrement un navillon en bois, situé 62, boulevard Jourdan.

Éteint par les pompiers après 20 minutes de travail.

Paris-les-Trous

Une excavation de 30 à 40 centimètres de diamètre sur 20 de profondeur, s'est produite au-dessus d'une bouche d'égout, en face le 48 de la rue de la Folie-Méricourt. — Et M. Stéphane Lauzanne est mobilisé !

Le Front russe

Nos alliés maîtres de leurs mouvements

Londres, 22 janvier. — De Pétrograd au Daily Chronicle :

Les relations de la Grèce avec les Alliés paraissent en voie d'amélioration. Les ministres français et anglais, dans l'entrevue qu'ils viennent d'avoir avec le ministre des affaires étrangères hellénique ont déclaré au nom de leurs gouvernements respectifs, qu'ils étaient disposés à accorder à la Grèce toutes les facilités possibles pour le rétablissement de son indépendance.

Maintenant que les éléments austro-allemands sont éloignés de l'entourage du roi, on peut prévoir que des négociations n'est pas possible avec l'ennemi.

Le roi Nicolas a lancé à l'armée une proclamation vibrante. Partout les troupes monténégrines ont repris contact avec l'ennemi qui, incertain, hésite à avancer, étant donné l'état d'âme du peuple monténégrin, les envahisseurs se heurteront à de sérieuses difficultés.

Nos relations avec la Grèce

Londres, 22 janvier. — D'Athènes au Daily Chronicle :

Les relations de la Grèce avec les Alliés paraissent en voie d'amélioration. Les ministres français et anglais, dans l'entrevue qu'ils viennent d'avoir avec le ministre des affaires étrangères hellénique ont déclaré au nom de leurs gouvernements respectifs, qu'ils étaient disposés à accorder à la Grèce toutes les facilités possibles pour le rétablissement de son indépendance.

Maintenant que les éléments austro-allemands sont éloignés de l'entourage du roi, on peut prévoir que des négociations n'est pas possible avec l'ennemi.

Le roi Nicolas a lancé à l'armée une proclamation vibrante. Partout les troupes monténégrines ont repris contact avec l'ennemi qui, incertain, hésite à avancer, étant donné l'état d'âme du peuple monténégrin, les envahisseurs se heurteront à de sérieuses difficultés.

Nos relations avec la Grèce

Londres, 22 janvier. — De Pétrograd au Times :

L'occupation de Baranetz par les troupes russes et la capture d'une partie des positions austro-allemandes situées à l'ouest de cette ville représentent l'évolution d'une nouvelle phase du mouvement enveloppant dirigé contre l'ennemi, à Bogan, et accentuent notre menace contre Czernowitz.

Notre ligne sur la rivière Iltzen se trouve ainsi consolidée, et notre front est rendu plus puissant en Galicie et en Bukovine.

Le Front russe

Nos alliés maîtres de leurs mouvements

Londres, 22 janvier. — De Pétrograd au Times :

Les critiques militaires considèrent comme une vraie victoire le dernier succès remporté par les Russes dans le Caucase, car, par la capture de Koprui Keui, nos alliés ont enlevé à l'ennemi sa plus forte position défensive sur la route d'Erzeroum.

À l'avant-garde des colonnes russes se trouvent maintenant à moins de 55 kilomètres de la plus importante forteresse turque.

Le Front russe

Nous serions vraiment très heureux si les directeurs des Compagnies du Nord-Sud et du Métropolitain voulaient nous donner l'explication de ce petit mystère :

Pourquoi à la station Concord, où passent les lignes 1 et 8 du Métro et la ligne A du Nord-Sud, la correspondance est-elle autorisée entre le Nord-Sud A et le Métro 1, alors qu'elle est interdite sur la ligne 2 ?

Informations et Papotages

On a annoncé que M. Pierre Baudin avait pris l'initiative d'une nouvelle publication. La personnalité du fondateur avait fait croire qu'il s'agissait d'un quotidien. En réalité, le nouveau journal de M. Pierre Baudin sera une publication spéciale, hebdomadaire, destinée à propager les questions économiques et extérieures. Il aura pour titre : L'Echo de l'Étranger. M. Pierre Baudin revient d'une mission d'études au Brésil. Il sera souvent question des affaires brésiliennes dans son journal.

Par contre, le journal que projette M. Maurice Aïme sera quotidien. Ce sera L'Opinion Française qui n'aura rien de commun, si ce n'est un analogie de titre, avec L'Opinion de M. Maurice Coblentz. C'est M. Palu de La Barrière qui a signé la déclaration de gérance de L'Opinion Française. C'est dire que ce sera l'organe de l'Alliance Démocratique.

Enfin, on annonce aussi la publication d'un organe de vulgarisation des questions extérieures. Titre : L'Opinion Étrangère.

Elle dira que le prix du papier monte sans cesse. Que servit-ce s'il baissait ?

(Je dis Tout.)

Mesure de clémence

M. Adrien Rinder, directeur de la Dépêche Parlemantaire, qui avait été condamné à six mois de prison par le Conseil de Guerre de Troyes, va bénéficier d'une mesure de clémence sur les instances de son avocat, M. Rabier, député. Sa libération est imminente. M. Adrien Rinder avait été trop rigoureusement frappé et la mesure de clémence de M. Viviani est une réparation tardive d'une rigueur injustifiée. (Je dis Tout.)

Le feu

Un commencement d'incendie se déclara ce matin, dans l'atelier de M. Guénant, fabricant de parfums, 58, rue Fontaine-au-Roi. Dégâts matériels sans importance.

Cette nuit, le feu a détruit entièrement un navillon en bois, situé 62, boulevard Jourdan.

Éteint par les pompiers après 20 minutes de travail.

Paris-les-Trous

Une excavation de 30 à 40 centimètres de diamètre sur 20 de profondeur, s'est produite au-dessus d'une bouche d'égout, en face le 48 de la rue de la Folie-Méricourt. — Et M. Stéphane Lauzanne est mobilisé !

Le Front russe

Nos alliés maîtres de leurs mouvements

Londres, 22 janvier. — De Pétrograd au Daily Chronicle :

Les relations de la Grèce avec les Alliés paraissent en voie d'amélioration. Les ministres français et anglais, dans l'entrevue qu'ils viennent d'avoir avec le ministre des affaires étrangères hellénique ont déclaré au nom de leurs gouvernements respectifs, qu'ils étaient disposés à accorder à la Grèce toutes les facilités possibles pour le rétablissement de son indépendance.

Maintenant que les éléments austro-allemands sont éloignés de l'entourage du roi, on peut prévoir que des négociations n'est pas possible avec l'ennemi.

Le roi Nicolas a lancé à l'armée une proclamation vibrante. Partout les troupes monténégrines ont repris contact avec l'ennemi qui, incertain, hésite à avancer, étant donné l'état d'âme du peuple monténégrin, les envahisseurs se heurteront à de sérieuses difficultés.

Nos relations avec la Grèce

Londres, 22 janvier. — D'Athènes au Daily Chronicle :

Les relations de la Grèce avec les Alliés paraissent en voie d'amélioration. Les ministres français et anglais, dans l'entrevue qu'ils viennent d'avoir avec le ministre des affaires étrangères hellénique ont déclaré au nom de leurs gouvernements respectifs, qu'ils étaient disposés à accorder à la Grèce toutes les facilités possibles pour le rétablissement de son indépendance.

Maintenant que les éléments austro-allemands sont éloignés de l'entourage du roi, on peut prévoir que des négociations n'est pas possible avec l'ennemi.

Le roi Nicolas a lancé à l'armée une proclamation vibrante. Partout les troupes monténégrines ont repris contact avec l'ennemi qui, incertain, hésite à avancer, étant donné l'état d'âme du peuple monténégrin, les envahisseurs se heurteront à de sérieuses difficultés.

Nos relations avec la Grèce

Londres, 22 janvier. — De Pétrograd au Times :

L'occupation de Baranetz par les troupes russes et la capture d'une partie des positions austro-allemandes situées à l'ouest de cette ville représentent l'évolution d'une nouvelle phase du mouvement enveloppant dirigé contre l'ennemi, à Bogan, et accentuent notre menace contre Czernowitz.

Notre ligne sur la rivière Iltzen se trouve ainsi consolidée, et notre front est rendu plus puissant en Galicie et en Bukovine.

Le Front russe

Nos alliés maîtres de leurs mouvements

Londres, 22 janvier. — De Pétrograd au Times :

Les critiques militaires considèrent comme une vraie victoire le dernier succès remporté par les Russes dans le Caucase, car, par la capture de Koprui Keui, nos alliés ont enlevé à l'ennemi sa plus forte position défensive sur la route d'Erzeroum.

À l'avant-garde des colonnes russes se trouvent maintenant à moins de 55 kilomètres de la plus importante forteresse turque.

Le Front russe

Nous serions vraiment très heureux si les directeurs des Compagnies du Nord-Sud et du Métropolitain voulaient nous donner l'explication de ce petit mystère :

Pourquoi à la station Concord, où passent les lignes 1 et 8 du Métro et la ligne A du Nord-Sud, la correspondance est-elle autorisée entre le Nord-Sud A et le Métro 1, alors qu'elle est interdite sur la ligne 2 ?

Communiqués Officiels

TROIS HEURES

Au cours de la nuit, notre artillerie a vaincu quelques tris sur les convois de ravitaillement et les groupes de travailleurs ennemis en Belgique, en Champagne et dans les Vosges.

Nuit calme sur le reste du front.

Communiqué anglais

Londres, 21 janvier. — Communiqué du front britannique en France du 21 janvier, 21 heures :

Ce matin, à l'ouest de Fricourt, les Allemands ont fait exploser trois mines sans occasionner de dégâts ; nous avons fait sauter une mine à l'est de Festubert.

Au cours de la journée, notre artillerie a dispersé quatre groupes de travailleurs allemands.

Duels d'artillerie au nord d'Albert, au nord de Loos et près de Cambrai.

Nous avons canoné efficacement les tranchées et les emplacements des canons allemands à Sudbury et à Fleurbaix.

AU CAMEROUN

Londres, 21 janvier. — Après l'occupation de Jaunde le 17 janvier par les Alliés, des colonnes ont été envoyées à l'ouest, au sud-ouest et au sud de Jaunde, pour presser la retraite des Allemands vers le littoral et essayer de la couper dans la direction de la Guinée espagnole.

Le 8 janvier, la colonne principale britannique, conjointement avec des colonnes françaises, sous les ordres du colonel Meyer, a été envoyée sur Kébioua, passant que la colonne Haywood partait au sud, vers Widmande.

Arrivant à Kébioua, sur les bords du Njoug, le 8 janvier, le colonel Haywood a détaché des prisonniers alliés, seize anglais, trois officiers et sous-officiers français ainsi que sept civils.

Le 9 janvier, le général Aymerich a envoyé au colonel Haywood une colonne de renfort, et les troupes allemandes du général Guntze, sous les ordres du colonel Webb Bowen ont été envoyées de Jaunde sur Edga.

Les rapports des colonels Meyer et Haywood vers le 10 janvier ont annoncé que les Allemands avaient évacué Ebonova et Aigolinda, et que le gouverneur allemand Ebermann et le commandant allemand Zimmermann étaient, disant-on, réfugiés en Guinée espagnole.

Des combats avaient également eu lieu plus au sud, près de la frontière hispano-allemande où de petites colonnes françaises avançant du littoral et du Congo français ont essayé d'empêcher la fuite des Allemands en Guinée.

Dans les Balkans

Le Monténégro reprend la lutte

Rome, 21 janvier. — On mande de

AUX ÉCOUTES

Le Déserteur

Combien est-elle douloureuse, l'histoire du canonier Monnoyeur.

Une première fois, il déserta durant trois mois. Sa compagnie ne recevait pas d'allocation et ses deux enfants se trouvaient malades. Il vint travailler pour eux. Deux ans et trois mois de travaux publics lui furent infligés. Na cause de son acte plaçant en sa faveur, la peine ne reçut pas d'exécution. Il partit simplement pour le front. Dix mois il y resta, puis, malade revint à Vincennes. Là, le pauvre diable qui ne put jamais obtenir d'avoir un lit à lui, trouva diablement plus simple d'aller coucher chez lui. Tous les matins, avec une ponctuelle régularité, il rentrait à la caserne. Mais il partait un soir avant l'appel et ne répondit plus à son nom. Une deuxième fois, il se vit porté déserteur. Trois ans de travaux publics vont expier ce crime.

Pourtant, en bonne foi, est-ce une dévotion, cela ? Il me semble que non, encore moins même qu'à sa première escapade. La latitude d'aller coucher chez soi n'est-elle point une faveur dont tousent quantité de mobilisés ? Et pour cette légère faveur, alors que Monnoyeur revenait exactement chaque jour à la caserne, le châliement va tomber sur lui, inexorable. Non, ce n'est pas possible. Un juge militaire va se trouver qui absoudra le canonier Monnoyeur, malade et père de deux enfants.

Je ne félicite, d'ailleurs, pas celui qui dénonce et fit ainsi condamner cet homme. Fanny Star.

PARIS RÉTROSPECTIF

Le Père Duchêne et les Loyers

Voici en quels termes le Père Duchêne parlait des loyers

À propos des pauvres bourgeois de patriotes que les propriétaires veulent jeter à la rue.

Ce n'est pas assez d'avoir supporté la faim, d'avoir versé son sang, d'avoir bu sa bière : il nous reste trois termes à payer.

Depuis plus de six mois, nous ne faisons rien, nous ne vendons rien ; avec quoi paierons-nous les trois termes ?

Nous ne les paierons pas !

Les marchands d'argent auront beau faire ; c'est en vain que les huissiers travailleront nuit et jour que les tribunaux condamneront depuis le lever de l'aurore jusqu'à la nuit close.

Nous ne paierons pas !

On ne tire pas de l'huile d'un mur, on ne fera point sortir des émissions vidées de la France ruinée, les quatre milliards de loyers dont se gorge annuellement le parasitisme du capital !

Nous ne paierons pas !

La République aura-t-elle millions qui forment ne s'assied au ballast de la propriété. Nous sommes donc dix-neuf cent mille que nos loyers menacent, comme le dit bien le Père Duchêne.

Eh bien ! la propriété s'y prendra comme elle voudra ; on ne met pas à la porte dix-neuf cent mille hommes, on ne chasse pas de leur logis dix-neuf cent mille hommes, on ne vend pas les meubles, on ne consomme pas la ruine, on ne brise pas l'existence de dix-neuf cent mille hommes. Qu'on l'assène, si on l'ose !

On ne l'assènera pas !

On ne l'assènera pas, parce que ce serait tuer le commerce agonisant déjà, détruire à jamais le crédit chancelant, et plus encore parce que ce serait le plus sûr moyen de faire sauter comme une mine, et capitaliste, cette propriété qui vous est plus chère, nous le savons, que l'honneur lui-même et que la patrie !

On ne l'assènera pas !

On ne l'assènera pas, non par humanité, mais par prudence ! (16 vendémiaire, an 70)

On lit des choses bien curieuses dans les journaux allemands qui, avant la guerre, étaient si peu divertissants.

Le Berliner Tageblatt commence un article sur les déchets en ces termes : « La haute valeur économique des vieux os et des chiffons (de papier ?) est encore ignorée de la majorité de notre population. En ce temps de guerre, la graisse, la glycérine et la colle, que l'industrie sait extraire des os, ont pour l'industrie militaire une importance inappréciable. » Mais ce n'est pas tout. La graisse, la glycérine, la colle, extraites des vieux os, il y a encore moyen d'en retirer de la farine... d'engrais « qui rend les services les plus précieux à l'agriculture ». Peut-on pousser plus loin l'art d'utiliser les restes ? Et le vieux papier ? « Vous jetez chaque jour des quantités énormes de papier, de vieux journaux, de prospectus, d'enveloppes usagées, de papier d'emballage. Vous les brûlez stupidement. Mais, malheureux ! et l'utilisation militaire ? Les chiffons, aujourd'hui, ne servent plus à la fabrication du papier. Il importe de s'imposer la plus grande réserve dans la destruction du papier. » Tout est bon, qu'on se dise dans les bureaux, les ateliers et les cuisines !

A Potsdam, vient de mourir le portier Heinrich Star, qui fut pendant de longues années le valet de chambre personnel de Guillaume I^{er}, l'inoubliable grand-père de Guillaume le dernier. Mais Star avait été désigné aussi pour le service personnel d'un autre empereur, il y a 45 ans, pendant la captivité de Napoléon III à Wilhelmshohe.

Ce sont là des souvenirs historiques que les Allemands font bien de déguster. Ils en connaîtront bientôt d'autres.

A la Sorbonne.

La Sorbonne possède une élite fort belle, où l'on dit la messe et où l'on fait de l'exquise musique. Mais il paraît que ce n'est pas une élite comme les autres, car elle dépend administrativement de l'Académie de Paris.

Aussi le bedeau y tolère-t-il qu'on garde son chapeau sur la tête, qu'on y lise le journal, qu'on y rie à gorge déployée.

Et si vous vous en indignez, ce digne homme qui a, quoique bedeau, le respect

Le Père Duchêne et les Loyers

Voici en quels termes le Père Duchêne parlait des loyers

À propos des pauvres bourgeois de patriotes que les propriétaires veulent jeter à la rue.

Ce n'est pas assez d'avoir supporté la faim, d'avoir versé son sang, d'avoir bu sa bière : il nous reste trois termes à payer.

Depuis plus de six mois, nous ne faisons rien, nous ne vendons rien ; avec quoi paierons-nous les trois termes ?

Nous ne les paierons pas !

Les marchands d'argent auront beau faire ; c'est en vain que les huissiers travailleront nuit et jour que les tribunaux condamneront depuis le lever de l'aurore jusqu'à la nuit close.

Nous ne paierons pas !

On ne tire pas de l'huile d'un mur, on ne fera point sortir des émissions vidées de la France ruinée, les quatre milliards de loyers dont se gorge annuellement le parasitisme du capital !

Nous ne paierons pas !

La République aura-t-elle millions qui forment ne s'assied au ballast de la propriété. Nous sommes donc dix-neuf cent mille que nos loyers menacent, comme le dit bien le Père Duchêne.

Eh bien ! la propriété s'y prendra comme elle voudra ; on ne met pas à la porte dix-neuf cent mille hommes, on ne chasse pas de leur logis dix-neuf cent mille hommes, on ne vend pas les meubles, on ne consomme pas la ruine, on ne brise pas l'existence de dix-neuf cent mille hommes. Qu'on l'assène, si on l'ose !

On ne l'assènera pas !

On ne l'assènera pas, parce que ce serait tuer le commerce agonisant déjà, détruire à jamais le crédit chancelant, et plus encore parce que ce serait le plus sûr moyen de faire sauter comme une mine, et capitaliste, cette propriété qui vous est plus chère, nous le savons, que l'honneur lui-même et que la patrie !

On ne l'assènera pas !

On ne l'assènera pas, non par humanité, mais par prudence ! (16 vendémiaire, an 70)

On lit des choses bien curieuses dans les journaux allemands qui, avant la guerre, étaient si peu divertissants.

Le Berliner Tageblatt commence un article sur les déchets en ces termes : « La haute valeur économique des vieux os et des chiffons (de papier ?) est encore ignorée de la majorité de notre population. En ce temps de guerre, la graisse, la glycérine et la colle, que l'industrie sait extraire des os, ont pour l'industrie militaire une importance inappréciable. » Mais ce n'est pas tout. La graisse, la glycérine, la colle, extraites des vieux os, il y a encore moyen d'en retirer de la farine... d'engrais « qui rend les services les plus précieux à l'agriculture ». Peut-on pousser plus loin l'art d'utiliser les restes ? Et le vieux papier ? « Vous jetez chaque jour des quantités énormes de papier, de vieux journaux, de prospectus, d'enveloppes usagées, de papier d'emballage. Vous les brûlez stupidement. Mais, malheureux ! et l'utilisation militaire ? Les chiffons, aujourd'hui, ne servent plus à la fabrication du papier. Il importe de s'imposer la plus grande réserve dans la destruction du papier. » Tout est bon, qu'on se dise dans les bureaux, les ateliers et les cuisines !

A Potsdam, vient de mourir le portier Heinrich Star, qui fut pendant de longues années le valet de chambre personnel de Guillaume I^{er}, l'inoubliable grand-père de Guillaume le dernier. Mais Star avait été désigné aussi pour le service personnel d'un autre empereur, il y a 45 ans, pendant la captivité de Napoléon III à Wilhelmshohe.

Ce sont là des souvenirs historiques que les Allemands font bien de déguster. Ils en connaîtront bientôt d'autres.

A la Sorbonne.

La Sorbonne possède une élite fort belle, où l'on dit la messe et où l'on fait de l'exquise musique. Mais il paraît que ce n'est pas une élite comme les autres, car elle dépend administrativement de l'Académie de Paris.

Aussi le bedeau y tolère-t-il qu'on garde son chapeau sur la tête, qu'on y lise le journal, qu'on y rie à gorge déployée.

Et si vous vous en indignez, ce digne homme qui a, quoique bedeau, le respect

Singulier Privilège

Depuis la guerre, l'entrée de la crypte de la basilique de St-Denis avait été rigoureusement interdite au public. Ainsi en avait résulté l'abandon de l'administration des beaux-arts qui jugeait qu'un cas de bombardement par les faulx ou les septuagés, par exemple, il serait utile de prendre certaines précautions pour éviter que les sculptures qui surmontent les tombeaux des illustres personnages qui dorment la leur dernier sommeil, puissent subir des dégâts qui eussent été regrettables au point de vue artistique.

Il est, cependant, les portes de la crypte se sont ouvertes toutes grandes afin que les admirateurs de Louis XVI pussent venir verser sur son cercueil quelques gouttes de larmes. Les portes de la basilique ont été ouvertes au public, mais à condition qu'il ne se présente aucun cas de bombardement par les faulx ou les septuagés. Cette question que nous avons posée au personnel de la basilique est du moins restée sans réponse.

Et c'est ainsi que l'officier, le chanoine de la crypte a pu, tout à son aise, aller se promener dans les tombeaux et les parterres en lançant dans l'air quelques faulx ou septuagés, sans que le tonnerre vint troubler les charbons sacrés.

Ch. B.

L'épiscopat et les livres scolaires

Une décision du Conseil d'Etat

On sait toutes les discussions auxquelles a donné lieu le choix des livres de classe. La loi du 25 juillet 1913, art. 43, porte qu'ils sont choisis conformément aux règlements arrêtés par le conseil supérieur de l'instruction publique. En exécution de cette prescription, les recteurs ont été chargés de soin d'arrêter la liste, sur la proposition de deux commissions, l'une cantonale, l'autre départementale, formées de membres de l'enseignement.

Dans chaque commune, l'instituteur est libre d'opter entre les divers ouvrages inscrits sur cette liste.

Il en résulte que le refus d'un élève de se servir du livre constituerait un manquement à la discipline scolaire et que cet élève serait passible d'une des peines prévues par les règlements.

Il en résulte également que le ministre ne peut pas modifier la liste définitivement approuvée pour un département par le recteur ni prohiber l'emploi dans une école déterminée d'un livre régulièrement inscrit sur la liste.

Mais, un particulier n'a-t-il pas le droit de tenter d'établir, s'il s'y est estimé fondé, l'interdiction d'un livre qui est estimé être contraire à la neutralité scolaire ?

Ne peut-il pas invoquer l'article 4 de la loi du 27 février 1880 qui donne au ministre le droit de statuer, après avis de la section permanente, sur l'interdiction des livres dans toutes les écoles publiques ?

C'est ce que nous avons fait une association de parents de famille dite Association des familles de Gamard-le-Bains.

Elle a adressé, en effet, au ministre de l'instruction publique une demande tendant à obtenir l'interdiction, dans toutes les écoles publiques, des manuels condamnés par l'épiscopat.

Le ministre ayant omis de répondre, l'association invoqua l'article 3 de la loi du 17 juillet 1900. Cet article prévoit le cas où un ministre garde le silence sur une réclamation pendant quatre mois ; il est alors permis de considérer ce silence comme équivalent à un rejet susceptible d'être déféré au Conseil d'Etat.

Le Conseil d'Etat, ainsi saisi d'un recours fondé sur une violation de la loi relative à la neutralité scolaire, pourrait alors être appelé à apprécier en fait le caractère du livre incriminé.

C'est ce qu'a admis, en principe, devant la haute assemblée, le commissaire du gouvernement Cornille.

C'est aussi ce qu'a reconnu l'arrêt qui vient d'être rendu par le Conseil d'Etat, lequel admet également en principe le droit du particulier de s'adresser au ministre.

Mais, en fait, le pourvoi a été rejeté par le motif suivant, que nous reproduisons in extenso :

« Considérant que l'association requérante n'est bornée à demander au ministre de l'instruction publique d'interdire dans les écoles publiques divers manuels scolaires par le seul motif que la lettre collective de l'épiscopat avait défendu aux catholiques d'en faire usage, sans produire contre lesdits manuels aucune critique tirée de leur texte même et sans fournir aucune précision qui permit à l'administration de statuer en connaissance de cause ; que dans ces circonstances ladite association n'est pas fondée à se plaindre de ce qu'il n'a pas été, en l'état, fait droit à sa réclamation. »

Les moines antipatriotes

Milan, 22 janvier. — On mande de Cavour au Secolo :

« On savait ici que le théologien don Domenico Franchetti, chapelain de Babano, faisait de la propagande hostile à la guerre. Informés de ce fait, le capitaine et le maréchal des logis de Pinerolo se rendirent, après s'être déguisés, à l'un de ses sermons et purent constater que le prêtre blâmait avec virulence l'action de l'Italie en refusant toute probabilité de victoire à notre armée. Ils l'arrêtrèrent et le dénoncèrent aux autorités judiciaires. »

Monachus monachus lupus

Salonique, 22 janvier. — Oubliant qu'ils se trouvent en territoire grec et que par conséquent ils doivent se conformer aux lois du pays, les moines bulgares du Mont-Athos ont attaqué les moines serbes du couvent de « Hilarandou » dans l'espoir de les déloger. Leur attaque n'ayant pas réussi, les moines bulgares suivant l'exemple des comitades, ont incendié en grande partie le couvent serbe.

Qu'ils s'entrejoignent donc tous !

GAZETTE MILITAIRE

Ainsi que nous l'avons annoncé, le ministre de la guerre a saisi la Chambre d'un projet tendant à l'extension des journées des classes 1913, 1914, 1915, 1916, 1917, et des exemptés des classes 1915, 1916 et 1917.

EN BELGIQUE (AOÛT 1914)

Le Train sous la Mitraille

Le 20 août, à 5 heures du soir, j'allai chercher quelques renseignements à la gare de Charleroi. Comme je crois l'avoir dit dans mes notes précédentes, la journée avait été relativement calme. Les officiers français semblaient très optimistes et ne pas croire à une attaque allemande très prochaine.

A la gare, au contraire, je trouve tout le monde très pessimiste et j'y apprends, venant de source très sûre, que les 1^{er} et 2^o corps de l'armée française sont déjà engagés contre l'ennemi et que celui de Charleroi, le 3^o me dit-on, doit prendre à son tour l'offensive le lendemain 21 août, dans la journée.

Je désirais vivement aller à Bruxelles pendant qu'il en était encore temps, d'abord pour expédier quelques télégrammes au Times, et surtout pour y prendre de l'argent. J'étais parti de Bruxelles presque sans numéraire. Le chauffeur du Times devait, en venant me rejoindre à Charleroi, m'apporter le montant d'un chèque que je n'avais pas pu toucher moi-même, vu l'heure tardive de mon départ de Bruxelles.

Je vais trouver le chef de gare.

Un train partira encore ce soir vers 6 heures pour Bruxelles par Braine-le-Comte. Ce sera probablement le dernier, me dit-il, les communications avec la capitale pouvant être coupées d'un moment à l'autre. Il m'engage vivement à partir si je veux réellement gagner Bruxelles. De plus, je puis être retourné à Charleroi le lendemain matin en passant par Mons.

Pendant notre conversation, des trains entiers de locomotives quittent la gare de Charleroi pour gagner la France par Jeumont.

Me voilà donc parti pour Bruxelles ; je me demande en moi-même si je ne ferais pas mieux de me rendre tout de suite à Namur, mais que ferais-je là-bas, presque sans argent, si le siège dure longtemps ? Il me faut à toute force regagner Bruxelles et je reviendrai à Namur dès que la chose sera possible.

Le train est à peu près vide. Beaucoup de gens voudraient partir, mais la plupart hésitent à se risquer de nuit sur la ligne, qui passe par endroits tout près des avant-postes allemands.

Nous arrivons à 6 h. 30 à Marchienne; là on m'assure qu'aucun Allemand n'est encore entré à Bruxelles. Toutes les gares qui suivent sont occupées par les soldats français et des mitrailleuses sont braquées sur les voies.

Ch. B.

De 14 heures à minuit

— 38^e jour de la guerre.

— Communique officiel du 23 heures. — Lutte d'artillerie dans divers secteurs. Nos troupes ont été particulièrement actives au nord de l'Aisne, région de Berry-au-Bac, sur notre front de Loivre et dans les Vosges (vallée de la Poutroye).

— Le roi Nicolas rejoindra demain à Lyon, la reine héloïse de Monténégro et ses filles, les princesses Xenia et Vera.

— M. Leon y Casallo, marquis del Mani, nouvel ambassadeur d'Espagne en France, est arrivé hier à Paris.

— Le capitaine Bouchardon a fait subir à Garzanti son premier interrogatoire.

— On trouve mort en gare de Versailles-Chantiers, dans un train venant de Mans, le soldat Jean Ougeux, 45 ans, né à Couvains, canton de Louviers. Le corps portait à la tête une blessure qui a occasionné la mort. Crane ou simple accident ? Enquête ouverte.

— Surpris en flagrant délit, un agent d'espionnage allemand est passé, à Salonique, devant le Conseil de guerre, qui l'a condamné à mort. Il a été exécuté au camp de Zestineh.

— Tant que les soldats de cavalerie grecs se sont tenus à Talydia, demandant à être expédiés contre les Bulgares. Après de longs pourparlers avec les autorités, les unités qui avaient refusé de se rendre se sont embarquées pour une destination inconnue.

— Le correspondant de l'Evening News à Athènes, télégraphie à son journal que le voyage de Louis de Guillaume remonte à un mois.

— La moitié de la ville de Modè, en Norvège, a été détruite par un incendie. Mille habitants sans abri.

— La Chambre se propose de refuser la naturalisation aux sujets allemands.

— Un morphomane, l'ouvrier opticien Veulxay, a été plusieurs fois condamné pour son comportement sans attendre. Au commissariat, il fallut faire un mauvais parti à M. Martel, secrétaire.

— Le remplacement du général de brigade Anselin, le colonel breveté Destremau est nommé directeur de la cavalerie au ministère de la guerre.

— Le 20 janvier, 42, rue Cadot, grande réunion de locataires comprenant les commerçants et industriels patentés.

— Tout en restant au Havre, le gouvernement belge fait installer à Paris des bureaux annexes de ses ministères.

LES MOINES ANTI-PATRIOTES

Milan, 22 janvier. — On mande de Cavour au Secolo :

« On savait ici que le théologien don Domenico Franchetti, chapelain de Babano, faisait de la propagande hostile à la guerre. Informés de ce fait, le capitaine et le maréchal des logis de Pinerolo se rendirent, après s'être déguisés, à l'un de ses sermons et purent constater que le prêtre blâmait avec virulence l'action de l'Italie en refusant toute probabilité de victoire à notre armée. Ils l'arrêtrèrent et le dénoncèrent aux autorités judiciaires. »

MONACHUS MONACHUS LUPUS

Salonique, 22 janvier. — Oubliant qu'ils se trouvent en territoire grec et que par conséquent ils doivent se conformer aux lois du pays, les moines bulgares du Mont-Athos ont attaqué les moines serbes du couvent de « Hilarandou » dans l'espoir de les déloger. Leur attaque n'ayant pas réussi, les moines bulgares suivant l'exemple des comitades, ont incendié en grande partie le couvent serbe.

Qu'ils s'entrejoignent donc tous !

GAZETTE MILITAIRE

Ainsi que nous l'avons annoncé, le ministre de la guerre a saisi la Chambre d'un projet tendant à l'extension des journées des classes 1913, 1914, 1915, 1916, 1917, et des exemptés des classes 1915, 1916 et 1917.

après avoir dépassé la station de plus de 100 mètres.

Nos wagons, le fourgon de queue en particulier, sont criblés de balles. Malgré le peu de voyageurs, c'est miracle que personne ne soit blessé. Le chef de train a eu une heureuse idée en faisant coucher les voyageurs sous les banquettes. Seul le chauffeur du train est légèrement contusionné par un éclat de vitre provenant du bris-vent de la locomotive cassé par une balle.

Le chef de gare nous annonce que nous allons pouvoir continuer jusqu'à Bruxelles, la voie étant toujours libre. Nous remontons en voiture, mais pas tous ; quelques voyageurs refusent d'aller plus loin.

Enfin le train s'ébranle, nous voilà partis ! Il fait nuit maintenant et, par prudence, les lumières de la locomotive et des wagons ont été éteintes.

On entend toujours, au loin, le canon tonner par intervalles. On sent les Prussiens tout près. Le train roule toujours... Si tout va bien, nous serons à Bruxelles vers 10 heures du soir.

Nous approchons de Hal lorsque le train stoppe subitement à environ 500 mètres de la station.

Qu'y a-t-il encore ?

Ce qu'il y a ?... Les Allemands occupent la station de Hal depuis notre départ de Braine-le-Comte. Un homme, l'aiguilleur, a fait avec sa lanterne le signal de stopper.

Voici le chef de gare de Hall qui accourt avec deux ou trois employés. Six cents uhlands sont campés dans la gare et occupent les voies. Si ce brave homme d'aiguilleur n'avait pas eu l'heureuse idée de faire signe au mécanicien, nous allions donner en plein dans l'ennemi, les signaux indiquant tous la voie libre.

Quelques voyageurs veulent descendre pour fuir plus vite. On les en dissuade et, doucement, le train fait machine en arrière. Nous voilà roulant à reculons jusqu'à Lembeke, où la machine est reportée en queue, et nous filons bientôt en vitesse sur Braine-le-Comte.

A Braine-le-Comte, nous apprenons que les communications sont coupées avec Charleroi. L'ennemi occupe Senefé et Marche.

Extrait de Charleroi, par Fleury Lamure, correspondant de guerre français du Times en Belgique. (Berger-Levrault, éditeurs.)

après avoir dépassé la station de plus de 100 mètres.

Nos wagons, le fourgon de queue en particulier, sont criblés de balles. Malgré le peu de voyageurs, c'est miracle que personne ne soit blessé. Le chef de train a eu une heureuse idée en faisant coucher les voyageurs sous les banquettes. Seul le chauffeur du train est légèrement contusionné par un éclat de vitre provenant du bris-vent de la locomotive cassé par une balle.

Le chef de gare nous annonce que nous allons pouvoir continuer jusqu'à Bruxelles, la voie étant toujours libre. Nous remontons en voiture, mais pas tous ; quelques voyageurs refusent d'aller plus loin.

Enfin le train s'ébranle, nous voilà partis ! Il fait nuit maintenant et, par prudence, les lumières de la locomotive et des wagons ont été éteintes.

On entend toujours, au loin, le canon tonner par intervalles. On sent les Prussiens tout près. Le train roule toujours... Si tout va bien, nous serons à Bruxelles vers 10 heures du soir.

Nous approchons de Hal lorsque le train stoppe subitement à environ 500 mètres de la station.

Qu'y a-t-il encore ?

Ce qu'il y a ?... Les Allemands occupent la station de Hal depuis notre départ de Braine-le-Comte. Un homme, l'aiguilleur, a fait avec sa lanterne le signal de stopper.

Voici le chef de gare de Hall qui accourt avec deux ou trois employés. Six cents uhlands sont campés dans la gare et occupent les voies. Si ce brave homme d'aiguilleur n'avait pas eu l'heureuse idée de faire signe au mécanicien, nous allions donner en plein dans l'ennemi, les signaux indiquant tous la voie libre.

Quelques voyageurs veulent descendre pour fuir plus vite. On les en dissuade et, doucement, le train fait machine en arrière. Nous voilà roulant à reculons jusqu'à Lembeke, où la machine est reportée en queue, et nous filons bientôt en vitesse sur Braine-le-Comte.

A Braine-le-Comte, nous apprenons que les communications sont coupées avec Charleroi. L'ennemi occupe Senefé et Marche.

Extrait de Charleroi, par Fleury Lamure, correspondant de guerre français du Times en Belgique. (Berger-Levrault, éditeurs.)

après avoir dépassé la station de plus de 100 mètres.

Nos wagons, le fourgon de queue en particulier, sont criblés de balles. Malgré le peu de voyageurs, c'est miracle que personne ne soit blessé. Le chef de train a eu une heureuse idée en faisant coucher les voyageurs sous les banquettes. Seul le chauffeur du train est légèrement contusionné par un éclat de vitre provenant du bris-vent de la locomotive cassé par une balle.

Le chef de gare nous annonce que nous allons pouvoir continuer jusqu'à Bruxelles, la voie étant toujours libre. Nous remontons en voiture, mais pas tous ; quelques voyageurs refusent d'aller plus loin.

Enfin le train s'ébranle, nous voilà partis ! Il fait nuit maintenant et, par prudence, les lumières de la locomotive et des wagons ont été éteintes.

On entend toujours, au loin, le canon tonner par intervalles. On sent les Prussiens tout près. Le train roule toujours... Si tout va bien, nous serons à Bruxelles vers 10 heures du soir.

Nous approchons de Hal lorsque le train stoppe subitement à environ 500 mètres de la station.

Qu'y a-t-il encore ?

Ce qu'il y a ?... Les Allemands occupent la station de Hal depuis notre départ de Braine-le-Comte. Un homme, l'aiguilleur, a fait avec sa lanterne le signal de stopper.

Voici le chef de gare de Hall qui accourt avec deux ou trois employés. Six cents uhlands sont campés dans la gare et occupent les voies. Si ce brave homme d'aiguilleur n'avait pas eu l'heureuse idée de faire signe au mécanicien, nous allions donner en plein dans l'ennemi, les signaux indiquant tous la voie libre.

Quelques voyageurs veulent descendre pour fuir plus vite. On les en dissuade et, doucement, le train fait machine en arrière. Nous voilà roulant à reculons jusqu'à Lembeke, où la machine est reportée en queue, et nous filons bientôt en vitesse sur Braine-le-Comte.

A Braine-le-Comte, nous apprenons que les communications sont coupées avec Charleroi. L'ennemi occupe Senefé et Marche.

Extrait de Charleroi, par Fleury Lamure, correspondant de guerre français du Times en Belgique. (Berger-Levrault, éditeurs.)

après avoir dépassé la station de plus de 100 mètres.

Nos wagons, le fourgon de queue en particulier, sont criblés de balles. Malgré le peu de voyageurs, c'est miracle que personne ne soit blessé. Le chef de train a eu une heureuse idée en faisant coucher les voyageurs sous les banquettes. Seul le chauffeur du train est légèrement contusionné par un éclat de vitre provenant du bris-vent de la locomotive cassé par une balle.

Le chef de gare nous annonce que nous allons pouvoir continuer jusqu'à Bruxelles, la voie étant toujours libre. Nous remontons en voiture, mais pas tous ; quelques voyageurs refusent d'aller plus loin.

Enfin le train s'ébranle, nous voilà partis ! Il fait nuit maintenant et, par prudence, les lumières de la locomotive et des wagons ont été éteintes.

On entend toujours, au loin, le canon tonner par intervalles. On sent les Prussiens tout près. Le train roule toujours... Si tout va bien, nous serons à Bruxelles vers 10 heures du soir.

Nous approchons de Hal lorsque le train stoppe subitement à environ 500 mètres de la station.

Qu'y a-t-il encore ?

Ce qu'il y a ?... Les Allemands occupent la station de Hal depuis notre départ de Braine-le-Comte. Un homme, l'aiguilleur, a fait avec sa lanterne le signal de stopper.

Voici le chef de gare de Hall qui accourt avec deux ou trois employés. Six cents uhlands sont campés dans la gare et occupent les voies. Si ce brave homme d'aiguilleur n'avait pas eu l'heureuse idée de faire signe au mécanicien, nous allions donner en plein dans l'ennemi, les signaux indiquant tous la voie libre.

Quelques voyageurs veulent descendre pour fuir plus vite. On les en dissuade et, doucement, le train fait machine en arrière. Nous voilà roulant à reculons jusqu'à Lembeke, où la machine est reportée en queue, et nous filons bientôt en vitesse sur Braine-le-Comte.

A Braine-le-Comte, nous apprenons que les communications sont coupées avec Charleroi. L'ennemi occupe Senefé et Marche.

Extrait de Charleroi, par Fleury Lamure, correspondant de guerre français du Times en Belgique. (Berger-Levrault, éditeurs.)

après avoir dépassé la station de plus de 100 mètres.

Nos wagons, le fourgon de queue en particulier, sont criblés de balles. Malgré le peu de voyageurs, c'est miracle que personne ne soit blessé. Le chef de train a eu une heureuse idée en faisant coucher les voyageurs sous les banquettes. Seul le chauffeur du train est légèrement contusionné par un éclat de vitre provenant du bris-vent de la locomotive cassé par une balle.

Le chef de gare nous annonce que nous allons pouvoir continuer jusqu'à Bruxelles, la voie étant toujours libre. Nous remontons en voiture, mais pas tous ; quelques voyageurs refusent d'aller plus loin.

Enfin le train s'ébranle, nous voilà partis ! Il fait nuit maintenant et, par prudence, les lumières de la locomotive et des wagons ont été éteintes.

On entend toujours, au loin, le canon tonner par intervalles. On sent les Prussiens tout près. Le train roule toujours... Si tout va bien, nous serons à Bruxelles vers 10 heures du soir.

Nous approchons de Hal lorsque le train stoppe subitement à environ 500 mètres de la station.

Qu'y a-t-il encore ?

Ce qu'il y a ?... Les Allemands occupent la station de Hal depuis notre départ de Braine-le-Comte. Un homme, l'aiguilleur, a fait avec sa lanterne le signal de stopper.

Voici le chef de gare de Hall qui accourt avec deux ou trois employés. Six cents uhlands sont campés dans la gare et occupent les voies. Si ce brave homme d'aiguilleur n'avait pas eu l'heureuse idée de faire signe au mécanicien, nous allions donner en plein dans l'ennemi, les signaux indiquant tous la voie libre.

Quelques voyageurs veulent descendre pour fuir plus vite. On les en dissuade et, doucement, le train fait machine en arrière. Nous voilà roulant à reculons jusqu'à Lembeke, où la machine est reportée en queue, et nous filons bientôt en vitesse sur Braine-le-Comte.

A Braine-le-Comte, nous apprenons que les communications sont coupées avec Charleroi. L'ennemi occupe Senefé et Marche.

Extrait de Charleroi, par Fleury Lamure, correspondant de guerre français du Times en Belgique. (Berger-Levrault, éditeurs.)

après avoir dépassé la station de plus de 100 mètres.

Nos wagons, le fourgon de queue en particulier, sont criblés de balles. Malgré le peu de voyageurs, c'est miracle que personne ne soit blessé. Le chef de train a eu une heureuse idée en faisant coucher les voyageurs sous les banquettes. Seul le chauffeur du train est légèrement contusionné par un éclat de vitre provenant du bris-vent de la locomotive cassé par une balle.

Le chef de gare nous annonce que nous allons pouvoir continuer jusqu'à Bruxelles, la voie étant toujours libre. Nous remontons en voiture, mais pas tous ; quelques voyageurs refusent d'aller plus loin.

Enfin le train s'ébranle, nous voilà partis ! Il fait nuit maintenant et, par prudence, les lumières de la locomotive et des wagons ont été éteintes.

On entend toujours, au loin, le canon tonner par intervalles. On sent les Prussiens tout près. Le train roule toujours... Si tout va bien, nous serons à Bruxelles vers 10 heures du soir.

Nous approchons de Hal lorsque le train stoppe subitement à environ 500 mètres de la station.

Qu'y a-t-il encore ?

Ce qu'il y a ?... Les Allemands occupent la station de Hal depuis notre départ de Braine-le-Comte. Un homme, l'aiguilleur, a fait avec sa lanterne le signal de stopper.

Voici le chef de gare de Hall qui accourt avec deux ou trois employés. Six cents uhlands sont campés dans la gare et occupent les voies. Si ce brave homme d'aiguilleur n'avait pas eu l'heureuse idée de faire signe au mécanicien, nous allions donner en plein dans l'ennemi, les signaux indiquant tous la voie libre.

Quelques voyageurs veulent descendre pour fuir plus vite. On les en dissuade et, doucement, le train fait machine en arrière. Nous voilà roulant à reculons jusqu'à Lembeke, où la machine est reportée en queue, et nous filons bientôt en vitesse sur Braine-le-Comte.

A Braine-le-Comte, nous apprenons que les communications sont coupées avec Charleroi. L'ennemi occupe Senefé et Marche.

Extrait de Charleroi, par Fleury Lamure, correspondant de guerre français du Times en Belgique. (Berger-Levrault, éditeurs.)

après avoir dépassé la station de plus de 100 mètres.

Nos wagons, le fourgon de queue en particulier, sont criblés de balles. Malgré le peu de voyageurs, c'est miracle que personne ne soit blessé. Le chef de train a eu une heureuse idée en faisant coucher les voyageurs sous les banquettes. Seul le chauffeur du train est légèrement contusionné par un éclat de vitre provenant du bris-vent de la locomotive cassé par une balle.

Le chef de gare nous annonce que nous allons pouvoir continuer jusqu'à Bruxelles, la voie étant toujours libre. Nous remontons en voiture, mais pas tous ; quelques voyageurs refusent d'aller plus loin.

Enfin le train s'ébranle, nous voilà partis ! Il fait nuit maintenant et, par prudence, les lumières de la locomotive et des wagons ont été éteintes.

On entend toujours, au loin, le canon tonner par intervalles. On sent les Prussiens tout près. Le train roule toujours... Si tout va bien, nous serons à Bruxelles vers 10 heures du soir.

Nous approchons de Hal lorsque le train stoppe subitement à environ 500 mètres de la station.

Qu'y a-t-il encore ?

Ce qu'il y a ?... Les Allemands occupent la station de Hal depuis notre départ de Braine-le-Comte. Un homme, l'aiguilleur, a fait avec sa lanterne le signal de stopper.

Voici le chef de gare de Hall qui accourt avec deux ou trois employés. Six cents uhlands sont campés dans la gare et occupent les voies. Si ce brave homme d'aiguilleur n'avait pas eu l'heureuse idée de faire signe au mécanicien, nous allions donner en plein dans l'ennemi, les signaux indiquant tous la voie libre.

Quelques voyageurs veulent descendre pour fuir plus vite. On les en dissuade et, doucement, le train fait machine en arrière. Nous voilà roulant à reculons jusqu'à Lembeke, où la machine est reportée en queue, et nous filons bientôt en vitesse sur Braine-le-Comte.

A Braine-le-Comte, nous apprenons que les communications sont coupées avec Charleroi. L'ennemi occupe Senefé et Marche.

Extrait de Charleroi, par Fleury Lamure, correspondant de guerre français du Times en Belgique. (Berger-Levrault, éditeurs.)

après avoir dépassé la station de plus de 100 mètres.

Nos wagons, le fourgon de queue en particulier, sont criblés de balles. Malgré le peu de voyageurs, c'est miracle que personne ne soit blessé. Le chef de train a eu une heureuse idée en faisant coucher les voyageurs sous les banquettes. Seul le chauffeur du train est légèrement contusionné par un éclat de vitre provenant du bris-vent de la locomotive cassé par une balle.

Le chef de gare nous annonce que nous allons pouvoir continuer jusqu'à Bruxelles, la voie étant toujours libre. Nous remontons en voiture, mais pas tous ; quelques voyageurs refusent d'aller plus loin.

Enfin le train s'ébranle, nous voilà partis ! Il fait nuit maintenant et, par prudence, les lumières de la locomotive et des wagons ont été éteintes.

On entend toujours, au loin, le canon tonner par intervalles. On sent les Prussiens tout près. Le train roule toujours... Si tout va bien, nous serons à Bruxelles vers 10 heures du soir.

Nous approchons de Hal lorsque le train stoppe subitement à environ 500 mètres de la station.

Qu'y a-t-il encore ?

Ce qu'il y a ?... Les Allemands occupent la station de Hal depuis notre départ de Braine-le-Comte. Un homme, l'aiguilleur, a fait avec sa lanterne le signal de stopper.

Voici le chef de gare de Hall qui accourt avec deux ou trois employés. Six cents uhlands sont campés dans la gare et occupent les voies. Si ce brave homme d'aiguilleur n'avait pas eu l'heureuse idée de faire signe au mécanicien, nous allions donner en plein dans l'ennemi, les signaux indiquant tous la voie libre.

Quelques voyageurs veulent descendre pour fuir plus vite. On les en dissuade et, doucement, le train fait machine en arrière. Nous voilà roulant à reculons jusqu'à Lembeke, où la machine est reportée en queue, et nous filons bientôt en vitesse sur Braine-le-Comte.

A Braine-le-Comte, nous apprenons que les communications sont coupées avec Charleroi. L'ennemi occupe Senefé et Marche.

Extrait de Charleroi, par Fleury Lamure, correspondant de guerre français du Times en Belgique. (Berger-Levrault, éditeurs.)

après avoir dépassé la station de plus de 100 mètres.

Nos wagons, le fourgon de queue en particulier, sont criblés de balles. Malgré le peu de voyageurs, c'est miracle que personne ne soit blessé. Le chef de train a eu une heureuse idée en faisant coucher les voyageurs sous les banquettes. Seul le chauffeur du train est légèrement contusionné par un éclat de vitre provenant du bris-vent de la locomotive cassé par une balle.

Le chef de gare nous annonce que nous allons pouvoir continuer jusqu'à Bruxelles, la voie étant toujours libre. Nous remontons en voiture, mais pas tous ; quelques voyageurs refusent d'aller plus loin.

Enfin le train s'ébranle, nous voilà partis ! Il fait nuit maintenant et, par prudence, les lumières de la locomotive et des wagons ont été éteintes.

On entend toujours, au loin, le canon tonner par intervalles. On sent les Prussiens tout près. Le train roule toujours... Si tout va bien, nous serons à Bruxelles vers 10 heures du soir.

Nous approchons de Hal lorsque le train stoppe subitement à environ 500 mètres de la station.

Qu'y a-t-il encore ?

Ce qu'il y a ?... Les Allemands occupent la station de Hal depuis notre départ de Braine-le-Comte. Un homme, l'aiguilleur, a fait avec sa lanterne le signal de stopper.

Voici le chef de gare de Hall qui accourt avec deux ou trois employés. Six cents uhlands sont campés dans la gare et occupent les voies. Si ce brave homme d'aiguilleur n'avait pas eu l'heureuse idée de faire signe au mécanicien, nous allions donner en plein dans l'ennemi, les signaux indiquant tous la voie libre.

Quelques voyageurs veulent descendre pour fuir plus vite. On les en dissuade et, doucement, le train fait machine en arrière. Nous voilà roulant à reculons jusqu'à Lembeke, où la machine est reportée en queue, et nous filons bientôt en vitesse sur Braine-le-Comte.

A Braine-le-Comte, nous apprenons que les communications sont coupées avec Charleroi. L'ennemi occupe Senefé et Marche.

Extrait de Charleroi, par Fleury Lamure, correspondant de guerre français du Times en Belgique. (Berger-Levrault, éditeurs.)

après avoir dépassé la station de plus de 100 mètres.

Nos wagons, le fourgon de queue en particulier, sont criblés de balles. Malgré le peu de voyageurs, c'est miracle que personne ne soit blessé. Le chef de train a eu une heureuse idée en faisant coucher les voyageurs sous les banquettes. Seul le chauffeur du train est légèrement contusionné par un éclat de vitre provenant du bris-vent de la locomotive cassé par une balle.

Le chef de gare nous annonce que nous allons pouvoir continuer jusqu'à Bruxelles, la voie étant toujours libre. Nous remontons en voiture, mais pas tous ; quelques voyageurs refusent d'aller plus loin.

Enfin le train s'ébranle